

## Stéphane Moreau

## «Je pense que le moment est venu de faire le point»

Des heures d'entretien. Pour faire la chronique d'un clash. Nécessaire pour rebondir? Stéphane Moreau le pense. Et se refait une santé. Ce premier témoignage aborde l'homme. Sans tabou. La semaine prochaine, nous évoquerons le «parricide Daerden» et l'empire industriel liégeois.

### LES PHRASES CLÉS

«Ce que j'ai vécu est **d'une violence inouïe**. Il me faudra du temps pour m'en remettre.»

«Devenir **échevin ou bourgmestre** était **un idéal** rivé en moi depuis l'enfance.»

«Je ne peux pas oublier que je suis à la tête d'une **entreprise qui emploie 2.600 personnes** et que **je dois en assurer la pérennité**.»

#### INTERVIEW PHILIPPE COULÉE

**I**l y a quelques semaines, le scandale Publifin éclatait au grand jour. Au centre de ce dossier, un homme: Stéphane Moreau, le patron de Nethys. Son salaire, sa relation au pouvoir, sa double casquette d'homme politique et d'entrepreneur... Autant de sujets polémiques auxquels il a jusqu'ici opposé un silence total.

Aujourd'hui, l'homme blessé, qui vient de renoncer à sa charge de bourgmestre d'Ans, ose enfin sortir de son mutisme pesant. Et défendre ce mélange des genres que l'opinion rejette en bloc et qui a pourtant forgé sa personnalité atypique. Interview exclusive.

**Croyez-vous être en mesure de ne pas mentir durant cet entretien?**

Oui.

**Mentez-vous souvent?**

J'aurais tendance à dire jamais. Mais c'est peut-être prétentieux.

**Vous êtes sans doute l'homme belge dont on parle le plus souvent sans jamais l'entendre. Vous vous taisez dans toutes les langues depuis des semaines, voire des mois, des années. Pourquoi vous mettre à table aujourd'hui?**

Je pense que le moment est venu de faire le point. D'abord pour moi.

**Comment vous sentez-vous?**

Un peu mieux que je ne l'ai été, mais je suis encore physiquement et moralement fragile.

**Tout le monde vous cherche, vous traque. Où vous reposez-vous?**

Chez des amis.

**Lisez-vous les médias et ce qu'ils racontent sur vous et vos proches?**

Non. Je l'évite la plupart du temps. Je ne suis pas en état de le faire. Ce que j'ai vécu, quelles que soient les raisons qui ont provoqué cette déferlante médiatique, est d'une violence inouïe. Il me faudra du temps pour m'en remettre. Et je ne me sens pas encore capable, à l'heure qu'il est, de subir des heures d'interrogatoires croisés au finish. Je ne me dérobe pas, mais je reste

de chair et d'os, quoi que certains pensent.

**Vous vous appelez Stéphane Philippe Moreau. D'où viennent ces nom et prénoms?**  
Le nom est celui de mon père, d'origine française, qui travaillait à Rungis. Les prénoms, je n'en sais rien.

**D'où venez-vous?**

Je suis issu d'une cité sociale très modeste, à Alleur. J'ai été élevé par mon grand-père, cheminot, et ma grand-mère, une femme au foyer.

**C'est important pour vous de venir d'une cité?**

On ne se rend pas compte à quel point vivre dans une cité sociale est quelque chose de complètement tronqué: pour ceux qui y grandissent, le monde se réduit aux limites de la cité. J'y étais néanmoins très heureux, j'insiste. Si on a la chance ensuite de faire des études, on n'est plus du tout en phase avec ses amis d'enfance qui, à 16 ans, sont au boulot. Et quand vous faites, comme je l'ai fait, vos humanités à Waremme puis l'université à Liège, où j'ai fait sciences économiques et sciences politiques, vous vous rendez compte que vous êtes en marge de

vos racines à tout niveau, tant au niveau amical que sentimental. Mon ADN, mon terreau, c'est ça. Et c'était d'ailleurs mon point de convergence le plus fort avec Michel Daerden, qui avait vécu quasi exactement le même parcours jusqu'à 22 ans. Lui avait vécu dans une petite maison ouvrière à côté de la gare d'Ans.

**Lui avait pourtant un contact tout différent du vôtre avec les médias... Pourquoi fuyez-vous les médias depuis tant d'années, au risque d'exciter l'appétit de celles et ceux auxquels vous refusez de vous dévoiler, de vous expliquer?**

Je n'éprouve pas l'intérêt de parler de moi, de me mettre en avant. Sincèrement, je suis quelqu'un de discret par nature. Ce n'est ni de la prétention ni de l'arrogance. J'essaie d'être concret dans ma vie professionnelle, qui a été jusqu'ici l'essence de ma vie quotidienne, week-end compris. J'ai sans doute eu tort de me dérober à ce point. Cela aurait été plus simple d'accepter de temps en temps de me mettre à table, mais ce n'est pas dans ma nature. Mon engagement public, je l'ai circonscrit à cette sphère-là, y compris dans la presse locale. Et j'avais par ailleurs, comme la plupart de mes collègues bourgmestres et échevins de communes moyennes, fait d'autres choix professionnels à côté de ma fonction politique. Cette sphère professionnelle, je considérais qu'elle n'exigeait pas de me mettre en avant dans ce rôle-là. A posteriori, le constat que je peux faire c'est que le fait de ne pas endosser ce costume-là dans les médias m'a sans doute fait rater de beaux rendez-vous. Certains collègues qui s'expriment plus facilement que moi dans la presse ont sans doute évité que leur engagement professionnel autre que politique soit altéré comme le mien l'a été dernièrement.

**Que vouliez-vous prouver et à qui, quand vous étiez jeune?**

J'ai passé ma jeunesse avec comme modèle mon grand-père, qui était mandataire socialiste local; il est resté conseiller communal, sans mandat exécutif, mais a toujours été très dévoué et très actif dans les milieux associatifs. À l'époque, pour moi adolescent, la réussite, c'était les échevins d'Ans. Des hommes qui, bien qu'ouvriers, avaient réussi à se hisser socialement par le militantisme. Devenir échevin ou bourgmestre, c'était donc un idéal. Dans ce monde-là, qui était génétiquement le mien, une entreprise, on ne sait pas ce que c'est. Un notaire non plus. L'univers se limite à ce qu'on peut côtoyer, en termes de réalité et d'objectifs.

**Qu'avez-vous sacrifié sur cet autel-là?**

Je me suis investi assez rapidement en parallèle dans une carrière de manager. Aujourd'hui, à 52 ans, je peux dire que ce double investissement simultané a fait que j'ai tout sacrifié. Je n'ai eu aucune vie privée depuis 30 ans. Je n'ai rien connu de ce qui fait

un adulte dit «dans la norme».

**Vous en souffrez aujourd'hui?**

Longtemps je n'en ai pas souffert parce que je suis quelqu'un de passionné et d'entier, même si j'ai énormément de défauts par ailleurs. Je travaillais du lundi matin au dimanche soir et j'étais entièrement pris dans ce travail. J'y avais toutes mes relations amicales. Quand vous vivez un blocage comme celui que je suis en train de vivre, et qu'on regarde derrière soi, c'est clair qu'on se dit qu'on a raté beaucoup de choses...

**Pourquoi dites-vous 'on'?**

Que j'ai raté beaucoup de choses, oui.

**C'est la première estocade de cette taille que vous vivez?**

Oui, clairement.

**Sentez-vous aujourd'hui que vous êtes à un tournant de votre vie personnelle, que vous avez des choix fondamentaux à poser ou restez-vous toujours sur la même trajectoire de vie malgré les turbulences à tout niveau?**

Quand on fait le constat, avec des années de recul, qu'on a dû dire non à toutes les invitations de ses amis à des week-ends, des repas, des moments hors du temps, on se dit qu'il

est temps d'inverser le courant. La politique communale a une facette intrinsèquement liée au contact de proximité. Et la plupart des sollicitations de ce genre sont planifiées le week-end, quand les gens ne travaillent pas. L'homme politique qui ne sait pas sacrifier son temps de week-end ne doit même pas tenter l'aventure, je pense. Par ailleurs, ce qui est assez peu courant, c'est que ma vie professionnelle managériale me faisait simultanément côtoyer l'élite économique de la Région et du pays. Et je dois sans doute être le seul patron de ce type qui avait encore un contact récurrent, notamment au travers de la permanence sociale hebdomadaire, avec une réalité sociétale bien différente que ce qu'on peut percevoir de la réalité économique et sociale dans des médias comme le vôtre.

**Votre commune vous permettait de garder du lien social, voire amical. N'est-ce pas contradictoire de choisir de vous couper de ce qui vous enraine encore un tant soit peu dans la vie réelle, à dimension humaine?** Oui, c'est vrai. Une amie me disait d'ailleurs récemment qu'en quittant Ans, c'est comme si j'avais dû quitter ma famille. J'ai consacré près de trente années de ma vie à ma commune et elle était devenue ma seule sphère familiale. Je regretterai sans doute ce contact permanent avec une réalité sociétale, bien différente de ce que l'on peut percevoir des réalités économiques et sociales dans le cercle des affaires.

**Justement, j'insiste: en choisissant d'abandonner votre fonction politique locale, vous coupez le dernier lien que vous aviez avec la réalité de terrain? N'était-ce pas là votre lien social le plus solide, le plus nour-**

**rissant humainement? Vous a-t-on obligé à vous couper de ce que vous appelez vous-même votre 'seule famille'?**

Pas du tout. Je veux être très clair à ce sujet et ce n'est pas une formule standard: Elio Di Rupo m'a laissé l'entière liberté de choisir. J'ai réussi, je pense, à mener un genre de double challenge avec une certaine réussite. J'ai été élu, à la suite de Michel Daerden, avec un score électoral sans appel. Et mon engagement local qui a suivi a été aussi total, jusqu'à ce jour, qu'au niveau de l'entreprise que je dirige.

**Cette double vie, vous l'avez choisie ou elle vous a dépassé?**

Je l'ai pleinement choisie. Mais on est pris dans une course, certes passionnante, mais qui dévore de l'intérieur. Le monde économique,

même prenant, permet d'avoir une vie privée par ailleurs, et permet de se ressourcer. Le cumul avec la vie politique, même locale, demande de tout sacrifier. Mais j'aimais ça. Le Parti socialiste a fait partie de ma vie depuis mon enfance. À six ans, je participais déjà aux caravanes électorales dans la Daf 33 de mon grand-père. Durant mon engagement communal, on m'a sollicité dès 1999 pour occuper des fonctions parlementaires et j'ai refusé à plusieurs reprises. J'ai ensuite siégé, et j'en suis fier, au sein du Bureau national du PS, jusqu'à ce qu'il y ait incompatibilité avec les fonctions managériales que j'occupe aujourd'hui.

**Maintenant que le pas de côté est posé, que vous voyez-vous faire le week-end d'ici six mois?**

J'avais déjà des questions qui me trouaient dans la tête depuis quelques mois sur, oserais-je dire, le sens de cette vie que je menais. J'ai 52 ans, pas 30. Je me demande vraiment si j'aurais eu le courage de couper moi-même le cordon si tout ce qui m'est tombé dessus depuis un mois n'était pas arrivé ou si j'avais poursuivi cette course folle jusqu'au bout de ma vie.

**Vous êtes sûr d'être capable de poser ce choix aujourd'hui?**

Oui, j'ai envie de penser à moi, à une famille, à mes amis trop souvent négligés et qui sont restés autour de moi malgré tout ce qui m'arrive aujourd'hui. Vivre ce genre de rupture aussi brutale n'est pas commun, je pense. Je suis libre de choisir et je dois l'assumer pleinement. Avouer que l'exercice a été salutaire pour moi est encore un peu difficile. Mais je pense que c'est le cas.

**Où est la femme dans votre vie aujourd'hui?**

Elles sont toutes parties. Aucune n'a pu supporter mon trip, la cadence et la vie que j'ai menée durant toutes ces années. Je suis donc entièrement responsable de mon 'stand alone' à moi. J'ai tout sacrifié sur l'autel du défi professionnel. Par contre, je reste fidèle en amitié. J'ai une ex-compagne qui vient de perdre sa maman et je pense que j'ai été un des premiers à l'appeler.

**Êtes-vous encore capable de faire confiance?**

Je suis d'un naturel assez méfiant. J'ai envie de dire que j'étais d'un naturel assez méfiant. J'accorde ou j'accordais difficilement ma confiance. Mais quand je la donne, elle est inconditionnelle. Si j'ai une qualité, je trouve, c'est ma fidélité en amitié, jusqu'à prendre des risques parfois démesurés. Ça m'a parfois causé des problèmes. Et c'est dans les périodes les plus difficiles, comme celle que je traverse, qu'on est amené à faire confiance, sinon on

n'en sort pas. Et c'est également à ce moment-là qu'on découvre sur le tas à qui on peut vraiment faire confiance.

**Aujourd'hui, ces personnes de confiance, vous les comptez sur les doigts d'une main?**

De deux mains.

**Donc, vous vous voyez en famille à la mer d'ici quelques années?**

Quand même pas. Je

n'oublie pas que je suis à la tête d'une entreprise qui emploie 2.600 personnes et que je dois en assurer la pérennité durant et après cette période un peu chaotique qu'elle traverse. Je me demande même si je n'ai pas quelque part gâché ce que j'ai réalisé économiquement en offrant le flanc à la critique par ma fonction politique, de surcroît socialiste, tout en n'ayant jamais été une figure politique de haut niveau.

**Laissons tomber les obligations un moment, si vous voulez bien. Et revenons à vos aspirations personnelles. De quoi avez-vous profondément envie, besoin?**

Autant je sais ce que j'ai tué, refusé en termes d'épanouissement personnel, autant je dois reconstruire, retisser. Un ami ministre m'a plusieurs fois demandé si je ne vivrais pas un peu égoïstement pour moi, ne comprenant pas le sens de ce perfectionnisme sans limite, voire mortifère. Je n'en peux rien: quand je m'engage, je m'engage, quoi que ça me coûte.

**On vous a dit proche du suicide. C'est un mot trop fort?**

Oui. Je n'étais plus en contact avec moi-même, c'est vrai. Je n'étais plus que mon travail. On peut parler de suicide imagé, mais je répète que j'ai tout choisi. Je vis toujours et je vivrai autrement, davantage centré sur moi.

**Quand vous vous regardez le matin dans le miroir, quel sentiment surgit pour l'instant?**

La tristesse. C'est toujours difficile de voir mis

sur le bûcher ce qui était considéré comme une réussite hors mesure six semaines plus tôt.

**Vous êtes encore là-dedans. Vous ne pensez pas à vous?**

N'importe qui concevra que ce que je viens de vivre en étant seul, malgré mes amis, face à cette mise au pilori, demande du temps pour être dépassé. Je n'en suis pas encore sorti, c'est sûr.

Pour le moment, je suis noyé là-dedans. Et j'espère en sortir le plus rapidement possible.

**Quel rapport avez-vous au pouvoir?**

Le pouvoir est en réalité une illusion. Tant en politique que dans le privé. La manière dont je fuis les médias en est d'ailleurs symbolique: quand on aime et qu'on courtise le pouvoir, qu'on est par ailleurs sollicité sans arrêt par les

journalistes, on répond présent. Ça ne m'intéresse pas. Je déteste l'imposture. Je me rappelle d'où je viens. Et je mesure la vanité que serait de me complaire dans l'illusion qui consisterait à asséner des vérités en donnant des interviews chaque fois qu'on m'en demande. Si je n'avais pas été à la fois engagé en politique et dans Nethys, je n'aurais d'ailleurs pas, je pense, intéressé grand monde. D'ailleurs, avant le changement de majorité très médiatisé à Ans entre Michel et moi, personne ne parlait de moi. Cet épisode, périphérique pour moi, m'a mis sur le devant de la scène et je n'ai plus pu le quitter. Mais c'est contre ma nature.

**Et votre rapport à l'argent?**

Je vis très simplement. J'ai un mode de vie frugal. J'habite dans un petit appartement. Pas même une maison. À 52 ans, pour la plupart des gens, ne pas avoir construit sa maison,

c'est considéré comme un échec. Mon seul rapport direct à l'argent vient de mon enfance: quand ma grand-mère devait acheter une machine à lessiver, il fallait qu'on fasse un prêt remboursable sur 18 mois. Et quand elle est tombée gravement malade en 1984 à 59 ans, si on avait eu les moyens, on aurait pu faire tous les examens médicaux nécessaires pour la soigner correctement. Suite à un problème cardiaque mal soigné, elle est restée hémiplégique et est morte trois ans plus tard d'une pneumonie de lit. Mais dans ce milieu-là, c'était le médecin de famille qui prenait la décision d'envoyer chez le spécialiste. J'avais alors 20 ans et je m'en suis toujours voulu de ne rien avoir pu faire pour sauver cette femme que j'aimais énormément en l'envoyant voir les meilleurs médecins. L'argent représente donc pour moi cette sécurité financière qui nous a fait défaut alors. Rien de plus.

**Entre cette sécurité financière et ce qu'on dit que vous gagnez aujourd'hui, il y a de la marge... Combien gagnez-vous au final?**

J'ai toujours été soit salarié soit indépendant à titre personnel. Donc, j'ai toujours payé ma part d'imposition en toute transparence. Pour le reste, en ce qui concerne la situation des managers du groupe, les rémunérations ont été calculées par les plus grands spécialistes belges externes en matière de rémunération sur base de comparaisons avec plusieurs dizaines d'entreprises comparables. Je gagne 593.000 euros brut par an de rémunérations fixes comme indépendant et j'ai également un incentive éventuel en fonction de la réalisation ou non des objectifs de la société. Vous enlevez 55% d'imposition, vous divisez par douze et vous avez mon salaire mensuel exact. Cela correspond à une charge de salarié de 440.000 euros annuels brut. C'est une rémunération qui est similaire à ce qui se pratique dans d'autres entreprises publiques plus petites que la nôtre comme la FN, la Sonaca ou chez EDF-Luminus.